

Jésus chasse les marchands du temple et abolit la logique sacrificielle par son sacrifice.

Jésus chasse les marchands du temple avec une certaine colère, pourtant les marchands sont à leur place, ils ne font rien d'exceptionnel. Depuis des années cela se passe comme ça. Celui qui veut sacrifier un animal doit prendre un animal pur et le temple en assure une sélection. De nombreux juifs viennent de tout Israël et de toute la diaspora. Et suivant d'où ils viennent, ils ne vont pas emmener avec eux l'animal pour le sacrifice et sont très contents d'en trouver sur place, des animaux estampillés, conformes. Par contre, on ne saurait acheter un animal pour l'offrir à Dieu avec de l'argent impur, étranger. Il va donc falloir changer cet argent, c'est ainsi que tout naturellement il y a des changeurs dans le temple.

Évidemment de notre point de vue, on se dit : « Ouh lala des marchands, avec leurs bêtes, comme dans une étable, des changeurs avec leur argent qu'est-ce que c'est que ce commerce ! » Mais quand on remet cette situation dans son contexte, on comprend que c'est assez normal.

Il faut bien réaliser aussi que quand on dit dans le temple, ce n'est pas tout à fait comme si nous le faisons nous à l'intérieur du temple. Celui de Jérusalem avait plusieurs espaces, le saint des saints où le grand-prêtre pénétrait une fois l'an, le saint auquel seuls les prêtres avaient accès et le vestibule réservé aux Israélites. Autour du bâtiment, il y avait les cours extérieures délimitées par une enceinte, celle des prêtres où avaient lieu les sacrifices, celle des hommes et la plus éloignée, celle des femmes.

À l'extérieur de cette enceinte, se trouvait la cour des gentils, c'est-à-dire des païens, elle-même délimitée par le mur extérieur du temple. C'est là que se tenaient les vendeurs.

Au fond Jésus s'énerve contre quelque chose d'assez normal. Et pourtant il se met très en colère. C'est parce qu'il ne se met pas spécifiquement en colère contre les marchands, mais contre toute l'industrie qu'ils représentent, cette industrie du sacrifice.

On pourrait aller un peu plus loin et dire que ce qui met Jésus en colère, c'est cette logique sacrificielle. Nous chantions tout à l'heure : *ce n'est pas un sacrifice que demande le Seigneur, mais l'amour et la justice.*

Et je vous propose ce matin de regarder d'un peu plus près cette logique du sacrifice, qu'est-ce qui la motive au fond, pourquoi est-ce qu'elle a un tel impact dans la vie religieuse des sociétés antiques, pourquoi est-ce qu'elle est aussi profondément liée à la foi ? Et pourquoi ce lien entre violence et religiosité, c'est étrange n'est-ce pas ?

Pour approfondir cette question, nous nous pencherons ensemble sur les travaux passionnants de l'anthropologue français René Girard. Peut-être que vous le connaissez, c'est un penseur du siècle passé, il est né en 1923 et mort en 2015. Il a beaucoup réfléchi à la notion du sacrifice.

Pour comprendre sa pensée, il faut connaître un concept qu'il a développé, celui du désir mimétique. C'est-à-dire le désir par imitation.

Girard a remarqué que les gens désirent ce que l'autre désire. Au fond, c'est plus le désir de l'autre qui les subjuge que l'objet de son désir. Parce qu'ils s'imaginent que son désir lui vient spontanément, du fin fond de ses entrailles. C'est la manière de désirer de l'autre qu'ils convoitent et en conséquence ils vont vouloir le même objet, puisqu'il est capable de susciter un si beau désir. Ils désirent donc par imitation.

Avant de détecter ce fonctionnement dans la vie en société, c'est peut-être plus simple de le repérer dans son propre vécu. Est-ce que vous arrivez à voir comment vous avez parfois désiré par imitation ? En tant qu'adulte, on s'est probablement tellement approprié nos désirs qu'on pense en être la source, mais si nous regardons les enfants, la chose devient plus visible.

À ce propos, j'ai une anecdote personnelle à vous raconter. Quand j'étais enfant j'avais reçu un cheval à bascule en peluche, vous en aviez peut-être aussi un chez vous, une énorme peluche sur une armature de fer, c'était vraiment un très beau jouet. J'en étais ravie et j'en ai bien profité au début, mais je m'en suis rapidement lassée et globalement j'y jouais peu. Mais il suffisait que d'autres enfants arrivent et se précipitent dessus pour qu'à mon tour je brûle d'y grimper. Alors que je n'y avais pas touché depuis des jours, et là j'avais soudain un pressant désir d'y jouer. Et ma mère qui n'était pas familière avec le désir mimétique, me disait « Laisse-le leur, toi tu pourras l'avoir quand ils seront partis. » Sauf qu'une fois les invités partis, l'objet redevenait ennuyant. C'était leur désir qui l'espace d'un instant avait rendu mon jouet attractif.

J'espère que cet exemple a ravivé en vous des souvenirs similaires.

L'imitation du désir de l'autre entraîne dans un groupe beaucoup de rivalité. Si tous veulent le même objet, forcément il y aura des tensions, voire des

conflits et de la violence. Et René Girard a observé que le groupe va trouver une solution à cette tension. La solution envisagée, c'est de diriger toute cette agressivité vers une personne, choisie arbitrairement et accusée du dysfonctionnement collectif. Cette personne devient une victime, le bouc émissaire contre lequel la violence grandissante du groupe pourra être dirigée. Et il n'y a pour elle pas d'autre issue que la mort. Et Girard de conclure : c'est la première victime sacrificielle. Le groupe va alors l'honorer parce que sa mort a ramené la paix.

Cette analyse de Girard nous permet, à nous citoyens du XXI^{ème} siècle, de mieux comprendre le sens du sacrifice et son importance pour les cultures antiques. Pour de nombreux chrétiens le simple mot de sacrifice pour parler de la mort du Christ est inadmissible. Pourquoi Dieu voudrait-il la mort de son élu, pourquoi Jésus accepterait-il de mourir librement, quel est ce besoin de sang purificateur ? Nous ne comprenons pas, nous ne comprenons plus. Et comme c'est une pratique qui nous est devenue totalement étrangère, nous la considérons comme répressible, barbare et dépassée.

Girard n'a rien fait d'autre que de mettre des mots modernes sur une chose qui était une évidence autrefois. Par son analyse, nous comprenons le rôle social du sacrifice et son effet positif sur l'évolution du groupe. La victime sert de garde-fou, le simple souvenir d'elle, le simple fait de l'évoquer suffit à maintenir la paix, pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'il faille une prochaine victime.

Si un anthropologue du XX^{ème} siècle a pu élaborer cette théorie simplement à partir de l'observation des groupes humains, Jésus a pu faire la même observation. Et si Jésus perçoit fondamentalement l'importance de la victime pour la paix sociale, pour l'équilibre et le développement de la société, il peut, de son propre chef, se proposer en victime pour le bien des autres. Sans qu'il soit question de répondre à la volonté de Dieu, sans même l'impliquer. Ainsi le sacrifice n'est pas directement destiné à Dieu. Il l'est dans la mesure où on lui offre la paix et l'amour entre humains qui en découle. Dans un premier lieu, le sacrifice est destiné aux humains et dans un deuxième temps, il permet d'offrir à Dieu un groupe d'humains réconciliés.

Si la plupart des religions ont cette pratique du sacrifice et au fond confirment cette théorie, le christianisme et avant lui déjà le judaïsme se placent en porte-à-faux. Tout au long de leur histoire, cette logique

sacrificielle est dénoncée. Les sacrifices d'enfants sont décriés dans l'AT comme une pratique païenne abominable. Le sacrifice d'Isaac est refusé. Ce qui plaît au Seigneur, c'est l'amour et la justice. Mais s'il y a cette critique, c'est bien que le sacrifice est fortement implanté. Au moment où Jésus intervient, il y a une ritualisation extrême et partant une banalisation. Ces animaux dont on fait une réelle industrie, est-ce qu'ils ne révèlent pas qu'on a perdu le sens de la démarche ? Voilà la question que pose Jésus par son geste de révolte.

Paradoxalement c'est à travers son sacrifice, qu'il va dénoncer le recours au sacrifice. Traditionnellement, la victime est considérée comme coupable et parce qu'elle l'est on se donne le droit de la mettre à mort. Or, Jésus est identifié comme innocent et sa mort clairement dénoncée comme injuste. On a là un renversement, la victime n'est plus un coupable nécessaire, mais un innocent injustement sacrifié.

Par sa mort, Jésus souhaite se donner en victime ultime et dire *une fois pour toutes* que ces meurtres ne sont pas une solution. Telle est le sens de l'expression biblique « une fois pour toutes » qui accompagne le sacrifice du Christ dans les épîtres.

Mais alors si Jésus veut abolir la pratique sacrificielle, par quoi la remplace-t-il, quel autre régulateur de violence propose-t-il ?

Il nous invite à faire mémoire de lui. Voilà le rôle de la sainte-cène.

À travers elle, nous revivons le sacrifice du Christ, nous permettant d'être en paix les uns avec les autres.

Revenons donc un instant sur la notion de désir. Il est une démarche spirituelle, qu'on trouve notamment chez les Jésuites, qui consiste à creuser nos désirs pour y découvrir notre désir profond, postulant l'idée qu'il y a en chaque être humain une aspiration fondamentale.

Je désire, mettons, une belle voiture. Qu'est-ce qu'il y a derrière ce désir ? J'attends de la reconnaissance de la part de mes semblables, ok, et derrière ce désir de reconnaissance ? Être aimé peut-être. Et pourquoi ce besoin d'être aimé ? Pour trouver un sens à mon existence. Ok, et derrière ça ? Retrouver le lien avec le créateur ?

Et voilà petit à petit on recentre, on part d'un désir tout à fait superficiel et anodin, et on arrive à identifier un désir profond fondamental. Et pour les chrétiens bien sûr cette aspiration n'est autre que celle de la communion avec Dieu. Un désir profondément enraciné en nous, comme la part divine de nous-mêmes, un désir fondamentalement à nous.

Comment est-ce que dans notre désir d'union avec Dieu, on en vient à désirer une voiture et à mobiliser de l'énergie dans son acquisition ? C'est troublant. Ce désir profond qui nous habite tous et qui nous est propre, il nous le reconnaît comme nous appartenant en propre, mais avant cela il nous faut encore l'identifier. Et cela, ce n'est pas facile, c'est tout un apprentissage, c'est la raison pour laquelle nous avons besoin d'imiter les autres.

Jésus, au-delà de s'offrir en victime pour notre paix, nous donne aussi le moyen de désirer. Nous pouvons imiter son désir de Dieu, car il nous a instruit sur sa manière de vivre en sa présence, il nous a livré son secret.

Et en ce début de carême où nous nous préparons à revivre la mort et la résurrection du Christ, n'est-il pas vivifiant de nous y préparer sous l'angle de notre violence commune et du sacrifice libérateur et sous l'angle du désir de Dieu que Jésus a livré à notre imitation ?

Amen